

LA MORT SEUL À SEUL

Péter Nádas

LA MORT SEUL À SEUL

*Traduit du hongrois
par Marc Martin*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Saját halál*

© 2002 by Péter Nádas

First published by Steidl Druckerei & Verlag

Ce texte a paru une première fois en 2004, illustré de photographies
de l'auteur, aux éditions l'Esprit des Péninsules

© Les Éditions Noir sur Blanc 2023
pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-890-4

Tout clochait depuis le réveil, je m'en rendais bien compte, mais comme j'avais beaucoup à faire en ville, je me mis en route. En quelques jours, sans transition, le temps venait de virer au beau fixe, de basculer dans l'été.

Quelle journée magnifique, tentai-je de me convaincre, mais mon corps, lui, ne l'entendait pas de cette oreille. Dès que possible, je changeais de trottoir pour marcher à l'ombre.

Lors des brusques changements de température, des sirènes d'ambulances retentissent dans toutes les grandes villes. À peine l'une se perd-elle, stridente, dans le flot du trafic, qu'une autre au loin s'approche aussitôt.

Je ne comprenais pas ce qui se passait.

Plus tard, je me retrouvai avec une jeune femme, debout à la terrasse du Gerbeaud, où toutes les places à l'ombre des parasols blancs étaient prises. Les platanes de la place, en cette vague de chaleur précoce, ne déployaient pas encore leur feuillage.

Qu'il ne fallait pas m'asseoir sous ce torrent de lumière crue, zénithale, cela, je m'en doutais du moins. Mais dans les espaces intérieurs du salon de thé, la tabagie n'aurait guère mieux valu. Et puis la jeune femme souhaitait coûte que coûte une place au soleil. Comment d'ailleurs aurais-je pu lui dire que je n'allais me sentir bien nulle part, avec personne. Plein de détachement, j'observais ses minauderies, sa peau laiteuse que le soleil éclatant irradiait jusqu'au moindre pore. Bien sûr, je n'en jouais pas moins mon propre rôle dans la vie, celui d'un homme attentif, compréhensif, sauf qu'ainsi exposé en plein soleil je me sentais de plus en plus chose. Comme incapable de présence à part entière, comme en proie à une dérive incontrôlable.

Une déclaration, rédigée par elle en mon nom, n'attendait plus que ma signature. Longtemps, la feuille traîna sur la table de marbre, entre les reliefs d'une pâtisserie et une eau minérale. Pour ne rien perdre des plaisirs du bronzage, pas même une miette, elle gardait les yeux clos, lancée dans ses explications.

Elle m'offrait en spectacle les soubresauts impudiques de ses paupières au fard bleu.

Je dus filer, car j'avais rendez-vous chez le dentiste.

Tandis qu'il s'affairait dans ma bouche, je me mis à suer. Je n'épongeai tout d'abord que mon front, mais cela suffit pour l'interrompre dans sa besogne. Avant que, avec roulette et miroir, il ne reparte à l'assaut de ma bouche que j'ouvrais, plus béante encore, pour le laisser me recoiner la langue de côté, il me dit d'ouvrir plus grand. Au lieu de quoi je dus encore m'éponger le front, puis même le cou, la nuque, mais lui, alors, réitéra son ordre d'un ton plus sévère. Ça devait pourtant se voir, je n'y arrivais pas. Malgré tous mes efforts, crispé de tout mon corps sur le skaï blanc du fauteuil de dentiste, serviette au cou. Avec la sueur par en dessous, la sueur qui imbibait ma chemise, mon pantalon, qui me ruisselait le long des jambes. Je vis même poindre, sur sa lèvre supérieure, la moiteur d'une irritation à peine contenue.

Et ça n'en finissait pas.

Épongez-le, ordonna-t-il à son assistante, une femme âgée au regard effaré.

Pas que le front, voyons, s'emporta-t-il. Puisque je vous dis pas que le front.

Je devais avoir l'air pitoyable, une fois à bas du fauteuil. En pareil cas, on adresse aux gens un regard poli, sans biaiser, les yeux dans les yeux. Or je me mis à les fuir, à littéralement les fuir, loin du cabinet. La cage d'escalier m'allait mieux, silencieuse, glaciale. Dans l'encadrement de la porte ouverte du couloir de ce cinquième étage, j'attendis que ma chemise de soie gris cendre sèche un peu sur ma peau.

Les chiens hurleurs de l'enfer voudraient me voir tenir ma langue, n'en pas souffler mot.

Hormis mon café du matin et l'eau minérale absorbée au salon de thé, j'avais l'estomac vide, et pourtant la nausée. Peut-être une intoxication à la nicotine, pensai-je. Autant l'avouer sans trop en dire peut-être. Au cours des semaines passées, je n'avais que trop fumé, si peu que cela fût.

Déposer quelques livres à la réception d'un hôtel non loin.
Passer prendre les épreuves à rapporter corrigées pour demain
matin. Debout dans le tramway, je les parcourais d'une main,
m'agrippant de l'autre.

Ils aboient et hurlent pour m'empêcher d'accéder aux phrases adéquates.

L'après-midi du mercredi battait déjà son plein lorsque, au sortir d'un autre tramway, l'idée me vint d'annuler par téléphone la suite de mes rendez-vous. J'avais certes traversé la chaussée sans grand mal, mais une fois sur le trottoir, en pleine débauche de lumière, rien à faire, pas moyen. On aurait dit que mes genoux et mes chevilles se dérobaient sous moi, trop lâches pour me porter.

Des processus à l'œuvre dans notre propre organisme, on n'a même pas idée. Pourquoi cette impuissance à marcher, sans m'évanouir pour autant, je n'y comprenais rien. On se doute bien qu'il y a plus d'une raison à cela. Mieux vaut donc feindre que tout suit son cours normal. Dans le sillage des modèles de notre éducation, on dénie passionnément la réalité de son propre état. À choisir parmi les raisons possibles, on chipote. Tout est trop embrouillé. J'ai chaud et je sue, voilà mon problème. On ne peut démêler les imbroglios du monde extérieur, encore moins ceux de son for intérieur. Il y a des raisons si pénibles que, même dans le secret de soi, on n'ose s'en faire l'aveu, moyennant quoi ces causes nous semblent tout aussi insondables que les conséquences qui en découlent. Ces temps derniers j'ai trop travaillé, dit-on, je suis nerveux, dit-on, à bout de forces. Ou bien, songe-t-on, si je sue, n'est-ce pas une fois de plus que tout au monde et tout le monde me déçoivent. On se réfugie derrière des mots, des formules dont d'autres aussi usent et abusent, toujours la même rengaine.

Sans la mémoire de l'esprit, on ne comprend rien au corps.

Je fis halte devant l'hôtel Gellért, car pour suivre la très légère pente du trottoir, aussi drôle que cela puisse paraître, la force physique me manquait.

On se réjouit, bien sûr, quelles surprises équivoques le corps ne réserve-t-il pas, de quoi s'émerveiller, s'admirer, et que d'émotions ne sait-il ménager jusqu'au dernier souffle de vie. Mais la douleur prenait une ampleur inconnue. Aussi espérais-je de tout cœur ne pas m'écrouler de surprise en pleine rue. J'ai même songé que ce malaise me venait, qui sait, de la faim.

Si j'entre dans la brasserie, je meurs asphyxié.

Au restaurant à l'étage, la facture est certes plus salée, mais l'air nettement moins enfumé. Sauf qu'il y a un escalier à gravir.

La joie que ressent l'esprit face aux crises du corps se heurte finalement aux limites que lui assigne l'intensité de la douleur. J'appréciais mes chances, mes recours possibles pour maîtriser la douleur, afin de m'en tirer à bon compte, sans même le désagrément d'attirer l'attention. Dans le sillage immédiat de la douleur, une peur d'ampleur inconnue roulait toutefois ses flots ténébreux. Elle affluait, irrésistible, comme le brouillard en hiver. Ça ne passera pas, susurrerait-elle, tu ne t'en tireras pas, ne compte pas y couper.

Pris de curiosité, je plongeai mon regard dans ses yeux vitreux, et je vis tout net qu'elle était la peur même du corps, pas la mienne, pas celle de l'esprit, et qu'elle était donc la

peur de mourir. De quoi voir du moins la différence à l'œuvre entre facultés de mon moi et facultés de mon corps.

À cinquante et un ans, j'aurais pu me prétendre au zénith de mes facultés intellectuelles et physiques, si du moins je ne venais, à l'instant même, d'en déchoir d'un coup.

Pas un jour ne passait que je ne songe à ma mort violente, par meurtre ou suicide, mais, sauf de très rares fois, l'idée de mourir malade ne m'effleurait même pas, tant je vivais dans l'illusion si commune que l'angoisse, loin d'être une mise en garde du corps, se résume à une chimère de l'esprit qu'on n'a qu'à mater.

Une fois fini mon ouvrage quotidien, je travaillais régulièrement de mes deux mains, à sarcler, à bêcher, à faucher. Des biens du monde, je ne voulais pas consommer davantage que ce que je cultivais avec ménagement. Je ne crois pas que mon poids dépassait de plus de deux cents grammes la moyenne requise. Des graisses animales, de la viande, j'en mangeais à peine, consommant plutôt des légumes, des fruits, des graines en tout genre. Je ne voulais pas immodérément charger la terre du poids de ma présence. Je fumais trop, c'est vrai, et pendant mon travail quotidien, je buvais force cafés l'estomac vide. Soit la névrose détermine finalement l'ampleur du renoncement, soit l'ampleur de l'angoisse assigne ses limites à la maîtrise de soi. Je fendais du bois de chauffage, je maçonnais, je plantais une forêt, et tous les travaux lourds que requiert, à la campagne, l'entretien d'une maison conçue pour l'autosuffisance, je les accomplissais.

Au moins quatre fois par semaine, je faisais du jogging. Si possible, je nageais. Je courais dans les environs, au gré des fortes pentes du chemin, de vallons en villages. Je courais sous les giboulées de printemps ou les flocons de neige, au beau milieu d'odoriférantes forêts dans la sécheresse de l'été, je courais parmi les merisiers en fleur, par des nuits froides de pleine lune. Mon parcours le plus court s'étendait sur huit kilomètres et le plus long sur vingt et un, peut-être. Même la tête froide, je ne pouvais concevoir comment une pente de rien du tout, imperceptible même à un vieillard, pouvait diable m'arrêter.

Au bout d'un certain temps, ça se calma un peu, je pus marcher.

Je ne courais pas seulement en terrain connu, mais tous azimuts. En même temps que de bouffées d'air, je me gorgeais de villes, de paysages inconnus. Quand, pour courir, on ne se sert pas de ses pieds, mais tel Lovelock, de sa tête, alors le rythme de la respiration permet de réguler la nature et l'intensité du travail musculaire requis. La respiration régulière fixe les paysages dans la mémoire du coureur. Et si son attention se répartit équitablement entre la ligne d'horizon et la distance de trois foulées qui le sépare de son corps, il en vient, après un certain temps, à ne plus devoir se soucier des conditions de sa corporéité. Le paysage l'emporte en force sur la sensation physique. J'ai couru en Hollande, à travers des champs d'asperges, déserts gris sable puant le pesticide. J'ai couru en France, au gré de chemins creux détremvés, envahis d'herbes folles. Dans mes parcours, passer impunément les frontières des États me procurait la plus élémentaire des joies.

Je n'aurais eu que mon corps fumant, mon halètement pour décliner mon identité.

Ça, c'est bien moi, oui.

À la brasserie, je commandai d'emblée une eau minérale. Tout en feignant d'examiner la carte à mon aise, j'allumai une cigarette. Je demandai aussi un verre de vin.

Il n'y eut qu'une bouffée profonde, et puis un long silence gris cendre. Seul à seul avec elle, qu'on nomme suffocation, je n'avais plus qu'à écraser le mégot, repousser loin de moi le cendrier puant, et puis plus rien, plus rien.

Les couverts cliquettent, les gens des tables voisines bavardent avec entrain, un garçon jeune et corpulent passe à pas rebondis devant toi, une tasse de bouillon à la main.

Brûlante, une tasse de bouillon se retrouve sur la table.

Tu ne comprends pas ce qui se passe, tu n'as jamais rien vécu de tel, pourtant tu sais sans l'ombre d'un doute qu'on nomme cela sueur de l'agonie. Il fait un froid glacial à la surface de la fièvre qui te brûle. Et comme tu vois qu'autour de toi rien n'a changé, tu discernes, entre ta propre perception et celle des autres, un décalage bien plus grand que d'habitude, que plausible.

Je suis pris d'une sensation qui m'atteint moi, pas les autres.

Tôt ce matin, j'étais déjà très loin d'eux, mais m'en voilà maintenant, c'est à croire, bien plus loin encore.

Eux ne brûlent pas de fièvre sous une gangue de glace.

Vraiment, jamais je n'aurais pensé avoir à ce point partie liée avec de parfaits inconnus, mais en proie à la peur de mourir, je décelais à présent, les yeux ronds, qu'à force de nous conformer les uns aux autres pas un instant de la vie ne passe qu'on n'évalue sa propre situation par celle d'autrui, ni qu'on ne vérifie celle d'autrui par la sienne propre.

Je restai là longtemps, assis sans un geste à la table nappée de blanc de la brasserie, face au bouillon brûlant.